

Un bottin téléphonique de Floride

Gaëtan Brulotte

Volume 27, Number 6 (162), December 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31313ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brulotte, G. (1985). Un bottin téléphonique de Floride. *Liberté*, 27(6), 87–93.

GAÉTAN BRULOTTE

Un bottin téléphonique de Floride

Quand j'arrive dans une nouvelle ville, j'aime feuilleter les «pages jaunes» de son bottin téléphonique. On y trouve un bon répertoire de tous les principaux services que la ville offre, ce qui permet de la sonder d'une manière immédiate. Celui de Tampa a 1 600 pages.

Un phénomène parmi d'autres frappe l'observateur, c'est que, comme beaucoup de centres floridiens, Tampa est une ville de passage. On n'y reste pas, on passe. Voilà pourquoi la location s'y est tant développée. Tout peut se louer, des vêtements jusqu'aux meubles ou aux plantes d'intérieur. Les compagnies de location de mobilier sont fort nombreuses dans le bottin. Elles semblent prospères. Rien ne sert de chercher un appartement entièrement meublé: c'est rare parce qu'en général les locataires en transit louent leurs meubles. Comme la population roule constamment, on exige partout des cautions: pour le téléphone, pour l'électricité, pour l'enlèvement des ordures, pour l'eau, puisque la consommation d'eau y est comptabilisée comme l'électricité. Il y a d'ailleurs des restrictions surtout en ce qui concerne l'arrosage des pelouses qu'on ne peut effectuer qu'entre 4h et 7h du matin. Les voisins sont charmants, mais vous surveillent là-dessus. Cette surveillance réciproque peut prendre des proportions paranoïaques terribles qui rappellent le monde de Big Brother: on m'a dit que l'été dernier, on avait limité dans la ville de New

York l'utilisation de la chasse d'eau à trois fois par jour et qu'on encourageait les voisins à dénoncer les infractions. On imagine le cauchemar social, qui tient presque de la science-fiction, où chacun calcule auditivement les allées et les venues aux toilettes de son voisin d'immeuble!

Autre phénomène intéressant, celui des *Escorts* féminines ou masculines (américaines, européennes, asiatiques, au choix). La liste de ces services occupe plus de dix pages dans le bottin des professions. Ça laisse rêveur. Qui peut bien avoir besoin de ces compagnes personnelles dont on garantit la beauté? Les gens de passage sans doute encore, les esseulés, les personnes âgées aussi probablement, puisque, rappelons-le, la Floride est le paradis des retraités. Les escortes: façon élégante et brillante de pratiquer légalement la prostitution. Il y a même des *Senior Discounts*, comme pour tout dans cette partie des Etats-Unis. Et les cartes de crédit sont acceptées. Satisfaction assurée ou votre argent remboursé.

La satisfaction est plus que douteuse avec les garagistes dont le nombre dans le bottin est ahurissant. La voiture est, à Tampa, un prolongement obligé de la vie. On ne peut rien sans elle puisque les transports en commun n'existent pour ainsi dire pas. Il n'y a pas de jour où quelqu'un de l'entourage n'a pas des ennuis d'auto. Le paradis des retraités est aussi l'enfer des pannes. Les mécaniciens font des affaires en or en s'appliquant consciencieusement à ne jamais régler vos problèmes et à augmenter votre dépendance à l'égard des services. A rapprocher des professionnels de la maladie (je ne dis pas de la santé), car l'éden des vieillards est aussi le royaume des cliniques et des hôpitaux, le cocagne des médecins et pharmaciens.

A la lettre S, la rubrique *Suicide Prevention Service* m'intrigue, avec des entrées telles que *Contact 24 hour help line*, *Gay Hotline Inc.* (c'est le *inc* qui m'étonne!), *Suicide & Crisis Center*. On y reçoit des appels nombreux de jeunes. Ils ont suivi leur famille en Floride et vivent dans l'instabilité. Ils ont perdu

leurs amis, se sentent seuls, s'adaptent mal. Chaque jour leur apporte sa poire d'angoisse. La majorité des cas de suicide se trouve chez eux, de même que celle des appels désespérés reçus aux services locaux de réconfort téléphonique. Un mot revient souvent dans leur bouche: l'ennui. On recherche l'évasion par la drogue. La Floride est une des principales portes d'entrée des stupéfiants aux États-Unis. J'y ai vu beaucoup de personnes laisser leur vie s'empoisonner et se défaire, leur équilibre intérieur s'effriter dans les fioles de la folie.

La Floride est un état cosmopolite, l'équivalent informel des Nations-Unies. Mon bottin propose des firmes de traducteurs et d'interprètes pour toutes les langues de la planète. Ne peuvent passer inaperçus à Tampa le haut indice d'internationalité et l'extrême hétérogénéité de la population. En ce sens, l'université, conformément à l'étymologie, y joue bien son rôle. Son centre d'études internationales y est très réputé et attire professeurs et étudiants du monde entier. La dominante est sud-américaine, antillaise et arabe. Je suis le seul Canadien à *University of South Florida* que 30 000 étudiants fréquentent. Dans les soirées ou les réceptions, beaucoup d'exilés. Rien qu'à écouter, on voyage. Les natifs de la Floride sont si rares qu'ils en tirent fierté et l'affichent sur leur auto. Fait assez inattendu, c'est à Tampa que j'ai découvert la culture arabe, sa musique, sa mentalité, ses danses, et que j'ai appris à jouer du tam-tam sur ses rythmes sensuels et à écouter les tristes histoires du Liban en guerre. La communauté hispanophone est extrêmement forte. *Se habla español*, disent la plupart des publicités de mon bottin. Plus au sud, à Miami, on le sait, le «conquistadorisme» cause des affrontements racistes. Les Blancs américains se plaignent d'être victimes de discrimination à leur tour: pour certains emplois, même si le WASP est plus qualifié, on va lui préférer l'hispanophone. A Tampa, les hispaniques sont très présents: ils ont leurs stations de radio, leur télévision en espagnol, leurs salles de cinéma, leurs lieux de divertissements, leurs restau-

rants, leur calendrier de fêtes. Ils ont tendance à se solidariser entre eux et à exclure les non-hispanophones. Mais tout le monde fait bon ménage dans la vie quotidienne.

A la section *Transports*, les taxis ordinaires se démarquent par leur très petit nombre, puisque chacun a son auto. En revanche, ils se spécialisent: taxis pour animaux (*Senior Discounts*, bien sûr), pour handicapés, pour une destination précise (l'aéroport), pour impressionner (limousines luxueuses, avec ou sans chauffeur), pour aller plus vite (les hélicoptères-taxis). L'aéroport de Tampa a un statut international. Immense, il est miraculeusement situé à dix minutes du cœur de la ville. Depuis quelques années, ma vie aux Etats-Unis est liée aux avions. On le prend comme on prend le taxi. L'aviation commerciale s'y est développée comme nulle part ailleurs. Rien d'étonnant à ce que les aérodromes les plus achalandés du monde s'y retrouvent. L'électronique a considérablement assoupli le rôle des agences de voyages qui vous émettent vos billets sur entente téléphonique, avec vos cartes d'embarquement à l'aller et au retour et votre numéro de siège.

En Floride, il faut apprendre à vivre dans la promiscuité détestable des insectes et dans celle écoeurante de leurs larves et de leurs vers: cafards géants et même volants (!), fourmis voraces, araignées monstrueuses, moustiques acharnés, *love bugs* gênants aux amours voltigeantes et aveugles... Le paysage des marais et l'humidité tropicale conviennent à merveille à leur multiplication insensée. A l'enseigne *Pest Control*, le bottin offre des services comparables à *Escorts* (en nombre de pages, uniquement!). Cartes de crédit acceptées et *Senior Discounts*.

Moi qui enseigne Proust en ce moment, avec quel émoi n'ai-je pas découvert, toujours dans l'univers inépuisable du bottin, qu'il y avait une rue Swann à Tampa. J'y suis allé, juste pour le nom: déception bien proustienne, rien de plus ordinaire. Voyant cela, j'ai essayé de recréer une petite rue proustienne en

transformant quelque peu le sinistre corridor du département des langues à l'université. J'ai baptisé ma porte de bureau «Les allées du Bois» en hommage aux belles pages qui terminent le premier volume de la *Recherche*. Certains de mes collègues, emprostés eux aussi, ont nommé la leur «Les Grisés», «Du côté de la petite Madeleine», «Les galantines»... On a remplacé les froids plafonniers fluorescents par le clair-obscur odettien des lampes. Une assistante a décidé de privilégier l'élégance vestimentaire, presque déplacée dans le contexte où tout le monde est en shorts! On n'entend plus dans les conversations de ce corridor que les noms du marquis de Norpois ou de la princesse de Guermantes, que des commentaires sur la prestance de la duchesse de La Rochefoucauld ou sur les prouesses du baron de Charlus.

Dans cette société où l'individu est roi et où il peut se sentir dépersonnalisé si facilement, s'est développé le commerce étonnamment prospère des cartes de souhaits. On en offre des milliers de sortes, de toutes les formes, de tous les reliefs, pour toutes les occasions, pour toutes les situations imaginables. Il y a même des cartes prénommées. Les Américains s'interpellent systématiquement par leur prénom dans la vie quotidienne. Ce trait rend les rapports comme affectueux, moins formels qu'ailleurs, moins robustes et apparemment moins hiérarchiques, plus égalitaires. On appelle Reagan Ronald, même Ron, voire par un diminutif «caritatif», Ronny. Le surnom y est pratique généralisée et souvent cette dénomination est parfaitement étrangère au prénom officiel. Charles se surnomme Chuck, Otto devient Skips, Claire s'efface derrière un injustifiable Suzy. De certaines personnes on ne connaît jamais que le surnom monosyllabique. Chuck, Wof, Zap... Vous avez des noms qui ressemblent à des cris d'animaux, leur ai-je dit.

Pour ma part, je commence à m'habituer, depuis le temps, à me faire appeler *Doctor*... Aux Etats-Unis, le professeur est l'objet d'une véritable vénération: on le valorise socialement parce que son salaire fait pitié et parce qu'il porte sur ses épaules la

lourde responsabilité de l'éducation des jeunes et de l'avenir du pays. Les étudiants lui donnent des cadeaux à la fin du semestre et lui achètent un gâteau pour son anniversaire. Un jour, un policier m'arrête pour excès de vitesse. Il me demande une carte d'identité. Je lui montre ma carte de professeur. «Veuillez m'excuser, Doctor», dit-il aussitôt poliment en me conseillant de conduire plus prudemment à l'avenir. J'ai failli éclater de rire tant l'absurdité de la situation me rappelait le prêtre québécois qui, pour impressionner les policiers et échapper aux contraventions, mettait son collet romain pour le temps de l'interpellation.

La région de Tampa connaît actuellement l'une des croissances les plus rapides aux États-Unis («*the second fastest growing area*»). Les gratte-ciel ne cessent de grimper sur les rives de la baie. Les constructeurs et les agents immobiliers occupent une place de choix dans le bottin téléphonique. Parallèlement à ces édifices commerciaux, on recrée, dans le domaine de l'habitation, des versions américaines du bégui-nage ou de petits complexes qui ont la dimension nostalgique du village. J'habite cette année un de ces villages, Lake Forest: un ensemble de maisons regroupant une cinquantaine de familles peut-être, qui a son mensuel, un pavillon commun où on peut recevoir des groupes et où il y a des activités ouvertes à la communauté, une piscine, des courts de tennis, un terrain de basketball, une piste de jogging, un service postal interne, un lac avec des barques et son crocodile de quatre mètres lequel sert de *conversation piece* (l'avez-vous vu aujourd'hui?). On se voisine, on se rend service, on communique facilement, on est démonstratif. On m'y connaît comme «l'auteur» parce que je me promène partout avec un maillot de corps en coton ouaté blanc qui porte en lettres noires l'inscription: *I'd rather be writing my novel*. Autre *conversation piece*. Ainsi vêtu, je suis allé une fois enseigner à l'université parce que je me croyais amusant: mon auditoire ne m'a pas trouvé drôle et a paru insulté. J'ai vérifié l'effet à un colloque en donnant

une conférence dans le même accoutrement si décontracté et si confortable: on m'a jugé peu sérieux, et à classer dans la catégorie des «ennuyeux» (pour reprendre le vocabulaire proustien). Pourtant nul ne peut douter de ma sincérité: *I'd rather be writing my novel.*